

Éric Masserey

Le Retour aux Indes

que fit

Vasco Iseu de Castelo Branco
entre 1568 et 1572, depuis
Chios en mer Égée jusqu'à
Salamanque, par bateaux,
caravanes mulésières, et à pied

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES PAR



Etat de Vaud

• L a u s a n n e •



AINSI QUE D'UN SUBSIDE DE PUBLICATION
ACCORDÉ PAR PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE
L'ÉDITEUR L'EN REMERCIE

prohelvetia

« LE RETOUR AUX INDES » – DEUX CENT SOIXANTE-TREIZIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR, A ÉTÉ RÉALISÉ
AVEC LA COLLABORATION DE CATHERINE NICOD, D'HUGUETTE PFANDER,
DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE

ILLUSTRATION DE COUVERTURE : ANSELM KIEFER, « LES ORDRES DE LA
NUIT » (« DIE BERÜHMTEN ORDEN DER NACHT »), 1997,

© FMGB GUGGENHEIM BILBAO MUSEOA, 2010.

PHOTO: ERIKA BARAHONA-EDE. ALL RIGHTS RESERVED.

TOTAL OR PARTIAL REPRODUCTION IS PROHIBITED.

PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE

PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY

IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND – (OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-274-4

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2010 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR – GRAND-RUE 26

CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

À Cléa

LES GRAPHIES DES NOMS DE LIEUX
CORRESPONDENT LE PLUS SOUVENT
AUX RÉFÉRENCES EN FIN DE VOLUME.

LE TEMPS ET LES PERSONNAGES

Repères chronologiques

- 1492 Deux décrets des rois catholiques espagnols, en Castille et en Aragon, donnent aux juifs du royaume jusqu'au 31 juillet pour quitter le pays ou se convertir.

Entrée au Portugal des juifs venus d'Espagne qui refusent la conversion, par les chemins montagneux de la frontière gardée par le poste de Marvao, près de Castelo de Vide, d'où l'on voit tout le pays alentour et même Castelo Branco (château blanc). LA FAMILLE HAVIV (OU CHAVIV, AIMÉ EN HÉBREU, D'OÙ LE NOM LATINISÉ AMATUS) S'INSTALLE PROBABLEMENT À CE MOMENT-LÀ DANS CETTE CITÉ.

- 1497 Conversion générale forcée des juifs du Portugal, qui deviennent ainsi en masse des *conversos*, ou nouveaux chrétiens. Par dérision, ils sont aussi appelés *marranes* (qui signifie un interdit rituel, et « porc »).

Début du premier voyage vers l'Inde de Vasco de Gama*¹.

1501 Élaboration de la *Carte de Cantino*, considérée comme le premier planisphère moderne.

1511 NAISSANCE DE JOÃO RODRIGUES (AMATUS LUSITANUS) À CASTELO BRANCO.

Érasme : *Éloge de la folie*.

1517 Naissance de Diogo Pires (Didacus Pyrrhus, Isaias Cohen*), cousin d'Amatus, poète.

1526 AMATUS S'INSCRIT À L'UNIVERSITÉ DE SALAMANQUE.

1529 AMATUS OBTIENT LE GRADE DE MÉDECIN PUIS DE DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE SALAMANQUE.

1532 AMATUS REVIENT AU PORTUGAL ET PRATIQUE LA MÉDECINE DANS QUELQUES VILLES, DONT LISBONNE, OÙ EXERÇAIT ET ENSEIGNAIT GARCIA DA ORTA*.

1536 L'Inquisition est instituée au Portugal. AMATUS QUITTE LE PORTUGAL POUR ANVERS, en même temps que Gracia Nasi*, dont il est le médecin, ainsi que de sa famille. IL PUBLIE SON PREMIER OUVRAGE, CONSACRÉ À LA BOTANIQUE : *INDEX DIOSCORIDIS*.

¹ Les noms suivis d'un astérisque (*) font l'objet d'une notice biographique en fin de volume.

- 1543 AMATUS ET DIDACUS TRAVERSENT LA FRANCE ET S'INSTALLENT À FERRARE OÙ AMATUS AVAIT ÉTÉ NOMMÉ PROFESSEUR DE CHIRURGIE. IL A POUR ASSISTANT GIAMBATTISTA CANANO*.

Copernic publie *De revolutionibus orbium caelestium* sur son lit de mort. La terre n'est plus le centre de l'univers.

Vésale*, le grand anatomiste, publie *De Humani corporis fabrica...* Le corps n'est plus seulement objet de vénération, mais devient objet d'observation.

- 1547 AMATUS ET DIDACUS S'INSTALLENT À ANCÔNE. LE MÉDECIN SOIGNE LA NIÈCE DU PAPE.

- 1550 AMATUS SE REND À ROME POUR TRAITER LE PAPE JULES III ATTEINT DE GOUTTE INVALIDANTE.

- 1555 Décès du tolérant Jules III, élection de Giovanni Pietro Caraffa à sa succession sous le nom de Paul IV. Ce dernier publie aussitôt une bulle définissant le statut des juifs dans ses États (dont Ancône). Il leur interdit propriété, fêtes, domestiques, cohabitation avec les chrétiens.

- 1556 MASSACRES D'ANCÔNE. FUITE D'AMATUS À PESARO. IL SÉJOURNE ENSUITE À RAGUSE (aujourd'hui Dubrovnik).

- 1559 ARRIVÉE D'AMATUS À SALONIQUE. IL REPREND SON NOM DE FAMILLE HAVIV.

- 1563 Publication du livre de Garcia da Orta, *Colloques des simples et des drogues de l'Inde*, à Goa.

- 1566 Josef Nasi, neveu de Gracia Mendes-Nasi et favori du jeune sultan Selim, est fait duc de Naxos. Il est un parent (cousin par sa mère?) d'Amatus, qui lui dédie un de ses ouvrages de médecine.
- 1568 21 JANVIER. DÉCÈS D'AMATUS À SALONIQUE, DE LA PESTE. Son tombeau ne sera pas retrouvé.
- 1570 Chypre, possession vénitienne, tombe aux mains des Turcs sans pratiquement combattre. Famagouste, assiégée, résiste encore.
- 1571 Famagouste est prise le 1^{er} août. Son capitaine, Marcantonio Bragadino, est exécuté avec une cruauté qui révoltera les pays catholiques et favorisera l'émergence de la Sainte Ligue pour combattre les Turcs.

Dimanche 7 octobre, bataille navale de Lépante au nord du Péloponnèse, entre les flottes de la Sainte Ligue, commandées par don Juan d'Autriche, et la flotte ottomane, commandée par Ali Pacha, gendre du sultan Selim II. Victoire de la Ligue.

- 1572 Mars. Emprisonnement de Fray Luis de León * à Salamanque.

Massacres de la Saint-Barthélemy en France. Dès le 24 août à Paris, les protestants sont pourchassés et massacrés. La chasse continue pendant l'automne jusqu'en province.

Publication des *Lusiades* (*Os Lusíadas*) de Camões*.

*... les Anciens appelaient Indes,
toute terre lointaine et inconnue.*

GARCIA DA ORTA
Colloques des simples et des drogues de l'Inde
Goa, 1563

PROLOGUE

À LA BIBLIOTHÈQUE municipale de Castelo Branco, dans la Beira Baixa portugaise non loin de la frontière espagnole, je faisais des recherches sur Amatus Lusitanus, le grand médecin du XVI^e siècle originaire de cette ville, alias João Rodrigues pour la naissance, Joannes Rodericus à Rome, puis Haviv à Salonique. Sur une vaste place récemment aménagée, je m'arrêtais chaque jour un instant devant sa statue qui regarde vers l'est.

Dans les rayonnages dédiés au siècle d'or, je trouvai de nombreux documents consacrés à Amatus en différentes langues, du latin au croate, le plus souvent en portugais. Un secteur « Divers » rassemblait quantité de papiers et de lettres non classées. Des heures durant, je passai en revue ces documents, et découvris une lettre, écrite en judéo-espagnol mêlé de grec, sans ponctuation, que je traduisis avec peine. Déchiffrée enfin, à la lumière d'une lanterne au cours d'une nuit trop chaude pour dormir, elle m'apparut dans son entier.

Mon cher père j'ai eu un petit garçon Personne ne se nomme Vasco ici alors c'est devenu son deuxième nom Je suis seule à l'appeler ainsi tout doucement pour que personne d'autre n'entende Je le berce avec ce nom qui est aussi le vôtre Ou je lui raconte les Simples et les Drogues de l'Inde ainsi que vous le faisiez avec moi dans le livre que j'ai gardé près de nous Il sourit et gazouille au son de ma voix C'est un oiseau au futur migrateur Il vous ressemble j'en suis certaine Un jour je l'emènerai à Castelo Branco Vous serez là je l'espère assis devant votre maison comme un prince revenu d'un grand voyage Comme un grand sage Vous l'accueillerez en l'appelant fièrement Vasco Vasco de Gama Et nous rirons tous

Deux noms soigneusement calligraphiés figuraient sur l'autre face de la page dont les pliures rompaient les mots, et qui menaçait de s'éparpiller en morceaux : *Otilia Charis de Mesta*, en petit, sur un bord ; *Vasco Iseu de Castelo Branco* en grand, au centre. On voyait que le feuillet avait été scellé pour le voyage, mais la cire avait disparu ; il n'en restait qu'une auréole jaunie. Une date encore était lisible : *28 décembre 1572*, et un rajout : *Transmettez je vous prie mes hommages à la famille Haviv.*

Je travaillai encore quelque temps à mon projet sur Amatus, mais ne pouvais détacher mon esprit de la lettre découverte dans ces archives, plus de quatre cents ans après son départ de Mesta, sur Chios en mer Égée. Une longue quête commença dès lors, à travers l'Europe et la Méditerranée, pour retrouver la trace de ceux qui avaient porté ces noms, comprendre leurs liens et suivre leurs chemins.

SALONIQUE,
automne 1567

F IÈVRES et rumeurs. Des marchands venus de l'est racontaient partout que la peste courait le pays. Ils parlaient à voix basse : « Les feux ne purifiaient rien, cachaient le soleil ou brillaient en vain dans la nuit. Bourgs et villages se vidaient de leurs habitants. Hommes, femmes et enfants à demi vêtus prenaient la route quand la maladie condamnait leur maison. Agonies et cadavres emplissaient les bas-côtés. Les supplications montaient de cette terre damnée en une tentation mortelle. Il fallait résister, ne pas toucher ces bras tendus, ne pas voir ces regards implorant le secours. La pitié torturait ceux qui passaient encore valides devant des malades épouvantés, abandonnés à leur désespoir. Que Dieu pardonne la dureté de nos cœurs ! Nos chants et nos prières

couvraient les plaintes qui nous transperçaient ! Nous avançons masqués, psalmodiant, les yeux fixés au loin... »

Dans les environs de Salonique, des paysans attachèrent un bouc puant à la couche d'une villageoise secouée par la maladie. Ils savaient déjà, et se taisaient. Par la porte entrouverte de la chambre commune, les enfants terrorisés guignaient leur mère qui délirait. Au chevet de ses spasmes, un étudiant du docteur Haviv reconnut la maladie noire dans les bubons de son aine. Cataplasmes et vif argent ne la sauvèrent pas.

La nouvelle se répandit comme une flamme : le venin pestilentiel était de retour. On se précipita chez les épiciers et les potards de toutes espèces, puis on s'enferma. Malgré la tiédeur de l'arrière-saison, des feux furent rallumés dans les maisons. Des brassées de roses et de genévriers, jetées sur les braises dans les cheminées obstruées, enfumaient toutes les pièces pour éloigner le mal. Depuis la rue, on voyait parfois s'ouvrir brusquement une fenêtre d'où s'échappaient des volutes grises, et les têtes effarées d'habitants suffoqués. Chez les hommes, le vin clair coula plus abondamment. Les paillards se réfrénèrent, il fallait fornicuer sans sueur sinon les pores, dilatés par l'effort, laisseraient entrer la mort. Les femmes se chargèrent des pierres précieuses qui devaient les protéger, et mouillèrent leurs vêtements de parfums lourds. Le corps des riches fut passé aux huiles odorantes, la poulaille de leur table à l'or

fondu. La peau et le nez des pauvres se contentèrent de vinaigres, leurs estomacs de figues.

Avec les autorités de la ville, le docteur Haviv inventoria les mesures qui préviendraient peut-être la propagation de la maladie, conseilla sur l'isolement des vivants et le traitement des morts. Chez lui, comme partout, il faudrait renvoyer à des temps meilleurs les rassemblements, les rencontres, les soirées de musique et de poésie qu'il affectionnait. Il décida également d'envoyer vers Chios son secrétaire, Vasco. La résine de lentisque, le *mastichio*, manquait pour traiter les malades. Les apothicaires de confiance avouaient ne plus honorer les prescriptions médicales où il figurait, les moins scrupuleux coupaient leurs poudres de farines moins rares. Depuis que les Turcs avaient pris Chios aux Génois, moins de deux ans auparavant, le *mastichio* avait disparu des officines bien au-delà de Salonique. Rien ne le remplaçait. Seules les terres au sud de cette île lui donnaient ses vertus. La sève était recueillie sous forme de larmes au pied des troncs taillés. Une fois durcie, elle se transformait en onguents ou en pilules, servait la beauté ou soignait les malades depuis des temps qu'Homère lui-même n'avait pas chantés. Les plantations des précieux petits arbres, et leurs cités de pierre, appartenaient désormais aux Osmanli d'Istanbul. Les Turcs avaient joint l'utile politique au nécessaire de la volupté: ils avaient récupéré un territoire en plein cœur de l'archipel et, au harem, les besoins

en crèmes et en pâte à blanchir les dents, qui étaient grands, seraient satisfaits. Les livraisons de *masticchio* au reste du monde avaient tari. Elles reprendraient sans doute, une fois le commerce réorganisé avec les nouveaux propriétaires. Vasco devait quérir sur place la récolte de l'année, rien de ce qui aurait traîné dans les entrepôts ou les maisons, car « *senio confectum, vires suas amittit*, comme tu sais. »¹

— La ville est malsaine, ajouta Haviv, je crains cette année... Tu seras mieux là-bas. Dans notre maison, ta fille sera en sécurité.

— Je ne serai pas long, Rodrigue, avait répondu Vasco. Quelques semaines au plus. Prends bien soin d'Otilia !

Ils s'embrassèrent. Vasco appelait « Rodrigue » le docteur Haviv depuis leur jeunesse, et leur traversée de la France, francisant ainsi son nom de baptême chrétien, João Rodrigues. Il ne l'avait jamais appelé Haviv – son vieux nom de famille juive, ni Amatus, celui du médecin connu à travers l'Europe et mandé auprès des princes – ni d'aucun autre des noms qui avaient accompagné leurs exils tout au long de leur vie.

Sous la menace de l'épidémie, la maison Haviv répéta les règles d'hygiène imposées par le docteur en cet automne 1567 : mains lavées au

¹ « Vieille, elle perd ses vertus. » Le docteur Haviv, qui était encore appelé Amatus Lusitanus, avait déjà fait ce commentaire quelques années auparavant, à Venise, pour expliquer l'échec d'un traitement utilisant une vieille corne de licorne.

savon plusieurs fois par jour et rincées au vin clair et coupé d'eau de rose, habits propres et lingerie aérée, de même que les lits ; eau bouillie, alimentation variée, citrons. Dans une resserre attenante à la maison se trouvaient des épices en suffisance et des herbes de cuisine qui se confondaient en partie avec les simples médicinaux. Dans le cabinet de travail étaient réservés diverses essences et quelques éclats de pierreries, perles et cornes, pour le cas où la maladie, malgré tout...

UN PETIT BOUTRE quitta Salonique quelques jours plus tard. Il emmena Vasco jusqu'à Chios d'une traite car la lune était favorable et le temps bien établi. Au port, l'animation coutumière du temps des Génois avait disparu. Vasco prit des nouvelles auprès d'un négociant désœuvré. Le passage des trente mille Turcs de Piali Pacha, en route vers de plus grandes ambitions, le lundi de la Pâque 1566, avait fait des ravages jusque dans l'intérieur de l'île. Les vignes et les jardins avaient été dévastés, les églises ruinées, les hommes et les femmes déportés, les garçons enlevés et convertis, ou massacrés... La vieille enclave chrétienne dans l'empire du Sultan n'existait plus. Le message avait été reçu partout. En Méditerranée orientale, d'autres territoires attendaient

désormais leur tour et renforçaient murailles et alliances. Malte aussi, une fois de plus, à l'orée des deux mondes ; Chypre surtout, perle menacée et convoitée. Les galères aux croissants étendaient leur domination, de batailles navales en sièges de places fortes. Dans Istanbul où s'oubliait Byzance, un vieux rêve d'empire n'avait pas encore fermé les yeux.

Vasco rencontra quelques survivants de la Maona, la maison de commerce des Giustiniani qui avaient monnayé, deux siècles durant, le *mastichio* dans toutes les officines d'Europe. Ces hommes riches et puissants hier, réduits à rien désormais, revenaient des bagnes de Crimée où leurs familles avaient disparu. Ils erraient dans la ville et les villages du Sud sans parvenir à reprendre les affaires. L'offre de Vasco intéressa des producteurs qui vendirent en secret une part de leur récolte, déjà triée et prête à être expédiée. Quand les émissaires du Sultan viendraient chercher leur dû, ce prélèvement serait invisible car le *mastichio* de l'an passé vieillissait encore sans destinataire. Pour une fois, les excédents n'avaient pas été brûlés. Les nouveaux marchands du Turc vendraient le tout pour du neuf à l'apothicaire du harem, et à ses parfumeurs peu regardants.

Amoureux de l'île malgré les traces vives des sévices subis, Vasco s'attarda, conseilla les uns sur les comptes, les autres sur les relations à créer, et promit de revenir aider à remettre le commerce sur pied.

Ses caisses de résine finalement rassemblées, il se força à reprendre la mer au début de l'année 1568.

LA CRAINTE le saisit depuis le large, déjà. En vue de Salonique, ce 22 janvier 1568, *La Magdalena* dérivait lentement entre deux risées. Des nappes de fumées, bleues au-dessus de la ville, annonçaient la peste répandue. Vasco serrait fortement sur son épaule la besace qui contenait quelques grandes larmes du meilleur *mastichio*. Avant même la première amarre tournée, il sauta sur le quai avec son adresse habituelle et particulière de boiteux, posant pied de guingois.

Les signes de l'épidémie le frappèrent aussitôt. Les rues étaient vides. Des marques rouges stigmatisaient les portes des maisons. Dans une charrette tressautaient deux ou trois corps, mal couverts d'un drap chassieux. Sur une place, un feu de branches d'olivier vert irritait le nez et les

yeux. Il se précipita. Le silence l'accueillit dans la cour des Haviv. Tracé en travers de la porte, le signe. L'angoisse au ventre, il se dépêcha à l'étage de la maison voisine où vivait sa fille. « Quinze ans ces jours prochains, Seigneur Dieu ! » pensa-t-il. Il appela dès la cour franchie. « Otilia... Otilia ! Seigneur Dieu... Otilia ! OTILIA ! » Il hurla.

Quand elle lui répondit dans l'atmosphère endeuillée de la maison, le soulagement plia son corps soudain saisi de crampes. Elle descendit lentement l'escalier, refusa de l'embrasser. Elle avait, hésita-t-elle en gardant ses distances, donné hier à Rodrigue les derniers soins, et cousu le drap autour de son corps. Les servantes n'avaient pas voulu s'approcher de lui. Des hommes au visage caché étaient venus l'emporter ce matin, elle ne savait où.

— Un jour trop tard. Ou juste à temps ! dit Vasco.

Rodrigue... mort?... La nouvelle ne prenait pas forme dans son esprit. Il rouvrit ses bras pour recevoir Otilia qui ne résista pas. Elle pleura contre lui de tristesse et de peur, raconta les semaines où il avait été absent.

Le pire était passé début janvier. Rodrigue ne cessait de courir la ville, assistait ceux qui étaient restés dans leurs résidences, trop vieux pour partir, trop pauvres pour savoir où fuir. Il allait jour et nuit, vêtu de sa cape de cuir malgré la moiteur, portant sa trousse d'une main, de l'autre les épices qu'il mettait sous son nez quand il passait le seuil

d'une maison atteinte. Il sentit la fièvre arriver, prépara son traitement, demanda qu'on s'éloignât de lui, qu'on ne touchât à rien de ce qu'il avait eu entre ses mains... Quelques heures plus tard, il n'entendait déjà plus rien.

Otilia reprit après un silence.

— Je suis entrée dans sa chambre parce qu'il gémissait. Je l'avais entendu derrière la porte. Je l'ai regardé, d'abord. Il tremblait violemment de tout son corps. Son visage, ses bras étaient d'une étrange couleur jaunâtre avec des taches sombres. Je me suis approchée parce que j'ai cru qu'il m'appelait. Il appelait, oui. Il avait l'air de souffrir. J'ai essayé de lui faire boire son eau, mais il a tout vomi sur moi. J'ai voulu partir mais il s'est agrippé. Je crois que ce n'était pas de sa propre volonté. Son corps était secoué de ruades. Puis il est retombé. Pendant une heure ou deux, il a eu de grandes respirations, comme ça... Quand le silence est venu, et l'immobilité aussi, j'ai su qu'il avait perdu. Son visage était bouleversé. Pourtant, je le jure, il avait quelque chose de serein dans son expression. J'ai pensé que je devais lui faire honneur, l'ai tourné vers le mur, les bras étendus. J'ai brisé les deux miroirs, puis lavé son visage. Je ne voulais pas le déshabiller. Et j'ai cousu son grand drap tout autour de lui.

Vasco conduisit Otilia dans sa chambre et la coucha. Couvert d'un manteau, il se rendit dans la maison de Rogrigue. Personne ne se montra.

Les servantes avaient dû trouver refuge dans une maison préservée ou en dehors de la ville. Il ne s'attendait pas non plus à rencontrer la famille de Rodrigue, car sa femme et ses grands enfants séjournaient à Istanbul depuis l'été, chez leurs parents Mendes-Nasi. Dans la cuisine désertée, il alluma un grand feu et se rendit dans la réserve aux simples, choisit avec soin des branches de romarin et des bouquets de lavande qu'il posa près du feu, chercha une éponge qu'il imbiba de vinaigre, trouva un citron dont il se frotta les mains, et monta au cabinet de travail de Rodrigue.

Un grand nombre de porcelaines et de fioles étaient alignées sur les rayonnages mais, à part l'huile d'aspic dont il tenta maladroitement d'instiller quelques gouttes dans ses oreilles, comme il l'avait vu faire à Lyon jadis, pendant une attaque de peste, il ne put découvrir ce qu'il cherchait. Les fragments de rubis et d'émeraudes à deux sols, trop petits pour servir autrement qu'en contrepoisons, avaient disparu de leur boîte, ainsi que les perles et la corne. Il ne s'attarda pas. Contre son visage, l'éponge vinaigrée dardait mille aiguilles dans sa tête. La main protégée par un linge de cuisine, il ouvrit la porte de la chambre contiguë et s'approcha du lit dévasté. Le silence de la pièce, l'atmosphère lourde et sa propre émotion lui donnèrent le vertige et une sensation d'étouffement. Il allait partir quand il vit un verre avec un reste de

liquide rougeâtre sur la table de nuit. De l'eau d'arbose, bien sûr ! Avec cela, il devait trouver... Voilà ! À côté du verre, il y avait une râpe et quelque chose qu'il reconnut immédiatement : un tronçon semblable à un morceau d'os. La corne de licorne ! Rodrigue la gardait habituellement dans son cabinet. Le voleur des perles et des pierres n'avait sans doute pas osé venir jusqu'au lit prendre le précieux antidote. Vasco l'enveloppa dans son linge, sans la toucher des doigts, laissa le verre et la râpe, et s'en fut par le même chemin jusqu'à la cuisine où il jeta le linge et le manteau dans le feu. Après avoir longuement tisonné le tout jusqu'aux cendres, il posa sur les braises la grande brassée d'herbes aromatiques qu'il avait préparée. Une âcre fumée puissamment odorante envahit la pièce. Les flammes fusèrent des plantes chargées d'huiles. Dans ces épaisses émanations, il passa ses mains puis le morceau de corne, tenu au bout de la pince à viandes. Enfin, il fit tomber quelques râpures de licorne dans l'eau bouillie d'un verre à la lèvre d'or.

Revenu vers Otilia, il lui fit boire cette potion sans attendre, et d'abord sans un mot.

— Comment savez-vous..., père ? Et qu'est-ce que cette corne ? demanda Otilia après avoir fini son verre.

— Une licorne, ma fille. Elle protège de tous les poisons.

— Je croyais que la licorne était une légende.

— Une légende ? Écoute. Bien avant ta naissance, j'ai vu deux pigeons picorer des grains de réalgar, le mortel arsenic, sur la place Saint-Marc à Venise. L'un d'eux survécut plusieurs heures, il avait picoré cette râpure en même temps que le poison. L'autre, qui n'en avait pas eu, mourut dans l'heure. Rodrigue lui-même, qui observait la scène, dit que cette corne devait avoir un certain effet puisqu'elle avait tenu en vie le pigeon quelque temps. Mais elle ne vient pas de la licorne des légendes, c'est l'épée d'un monstre marin qui vit dans le Nord, et qui s'échoue parfois sur les plages désolées de ces terribles pays. Il paraît qu'il suffit de boire l'eau où a baigné cette épée pour être protégé du mal. C'est, en fait, une espèce de dent qui vaut plus que de l'or. Le marchand de Saint-Marc en voulait deux mille ducats ! Je sais, cela n'a pas réussi à Rodrigue. Mais il s'est tellement exposé ! Je vais rester près de toi pendant sept jours. Tu boiras cette eau que je te préparerai et d'autres choses encore que je te donnerai. Dans sept jours, tu seras hors de danger.

Elle but son eau, ses infusions, et du vinaigre plusieurs fois par jour, pressée d'adoucir sa bouche avec un peu de ce mastic-en-larmes qu'il avait rapporté de Chios. Elle le suçotait longuement, aimait son goût discret de résine. Sept jours passèrent sans qu'il la perde des yeux beaucoup plus longtemps qu'un clignement de paupières. Otilia vécut. À la fin des sept jours, il pleura. Elle ne l'avait jamais vu ainsi.

La peste quitta Salonique. Ceux qui s'étaient éloignés de la ville revinrent, ainsi que les servantes, inquiètes et honteuses. Un commis ne se montra pas, atteint par la maladie, ou devenu médiocre marchand de pierreries. On vit encore, dans les rues, des visages et des mains jaunis au safran comme aux siècles passés. Charlatans... L'âcre odeur des fumigations et leurs brumes s'étirèrent encore quelques fois jusqu'à eux quand le vent de l'après-midi venait de certains quartiers, puis tout cela disparut.

EN ROUTE POUR CHIOS,
printemps 1568

DANS l'inventaire des biens du docteur Haviv manquait une grande perle noire issue des mers du Sud, plus rare qu'un diamant d'eau pure. Quand Otilia était enfant, Rodrigue lui montrait son orient de mercure sur fond de nuit, et racontait l'histoire du marin qu'il avait sauvé à grande-peine d'un trop long voyage. Le moribond venu des mers lointaines avait apporté cette perle pour payer les soins qui l'avaient rétabli. Il avait aussi apporté un carnet taché de sels où étaient tracés, à la mine de plomb, des côtes ignorées, d'étranges peuples et des animaux inconnus. Celui que Vasco appelait Sinbad pour amuser Otilia, put se refaire une santé et une situation sur la vente de ses deux trésors. Otilia avait souvent rêvé devant la perle revêtue de ses mystères, ou fait des

cauchemars dans lesquels l'aventureux marin revenait pour l'emporter vers des destinations innommées.

Les soupçons se dirigèrent vers Vasco. Tous savaient qu'il avait visité le cabinet du docteur quand son lit était encore chaud. Avait-il quelque chose à dire ? il refusa de se défendre. Le deuil de Rodrigue et la crainte mal apaisée de perdre Otilia criaient trop violemment dans son cœur pour qu'il luttât contre des murmures.

Personne ne chercha le reste de corne qu'il portait avec lui depuis ses jours d'angoisse et de prières maladroites.

Les rabbins, appelés pour décider des voies justes à prendre en la maison sinistrée, ne trouvèrent rien en sa faveur. Il ne fréquentait pas les synagogues, et quand il s'écriait « Seigneur Dieu ! », cela sonnait comme un juron. Sa vie de voyages et ses disparitions incessantes, son goût pour les œuvres frivoles dans les villes d'imprimeries où l'envoyait Rodrigue, ses habits sans apprêt, son goût pour le vin, la chanson et la beauté des femmes peu vêtues, ne l'avaient pas fait respecter. Avant d'être innocenté ou au moins entendu, il décida de quitter Salonique avec Otilia, et de paraître coupable.

La Magdalena, à nouveau, les accueillit à l'aube pour retraverser la mer par un vieux vent du nord, et ce serait sans retour. Vasco abandonnait peu de biens mais une belle bibliothèque, et laissait quelques chagrins qu'il savait consolables.

Il emmenait son livre de chevet et une poignée de ducats. Otilia n'avait guère de bagage, elle non plus. Quelques habits, un bijou noirci de sa mère porté autour du cou, pas de pierres ni de perles. Et le carnet de Sinbad reçu un jour de Rodrigue en cadeau.

Durant les jours de cabotage qui les menèrent à leur but, ils commencèrent à guérir des moments difficiles passés à chercher une vie sans Rodrigue à Salonique. Ils ne se lassèrent pas de regarder la mer et les dauphins, dormaient la nuit sur le pont, couverts d'une vieille voile, en se donnant la main.

Dors, mon âme
Dors, ferme les yeux...
chantonnait Vasco.

Selim, le sentimental patron de *La Magdalena*, qui avait nommé son bateau comme s'était appelée sa mère, s'arrêtait d'île en île pour acheter, vendre, acheter. Il se trouvait au jour le jour satisfait, puis mécontent, des affaires, de la marche du monde et des vents. Bientôt l'hiver, comment vivre, répétait-il une fois par bord au moins, alors que le printemps n'était pas encore achevé.

Son amitié pour Vasco engloba sa fille qu'il rencontrait pour la première fois. L'histoire d'Otilia lui était connue par les confidences du père : son enfance, sa mère perdue à Ancône avant qu'elle en eût souvenir... Sa jeunesse éclatante l'éblouissait maintenant.

Un soir au mouillage, assis près d'elle sur un tas de cordages, Selim entreprit de raconter l'histoire de Magdalena, la chrétienne de Raguse, comme on la désignait à Smyrne aussi longtemps qu'elle vécut. Il prit son temps. La nuit, tiède, tombait. Le bateau dansait légèrement, aguiché par de petits airs et quelques rides sur l'eau. Les premières étoiles faisaient des cercles indociles autour du mât, et des sauts de cabri. L'extrémité de l'antenne en désignait une, puis une autre. La nuque appuyée au garde-corps, Otilia regardait gambader le ciel.

— À quinze ans comme toi, belle Otilia, ma mère fut achetée sur le marché aux esclaves de Smyrne. Tel était son chemin et la volonté de Dieu. Le navire qui la ramenait à Raguse avec sa famille, au terme d'un pèlerinage en Terre sainte, avait été capturé par des pirates entre Zante et Céphalonie. Après avoir emmené et enchaîné tout le monde, ils coupèrent le nez et les oreilles des deux seuls marins abandonnés à bord. Avec une croix tracée au sabre sur le crâne, ils reçurent un message pour lequel leurs langues avaient été épargnées. « Dites à vos princes que leur croisade est de retour! »

» Ma mère entra dans la maison du riche armateur qui devint mon père. Il la nomma « Cadeau de Dieu », tant elle était belle, et en fit l'une de ses femmes. Elle me mit au monde, seule dans la somptueuse maison qui était pour elle une prison. La dernière fois que j'entendis son histoire, elle ne pleurait plus mais était

épuisée par son chagrin et sa solitude. J'étais encore un enfant quand elle disparut. Mon père m'offrit ce boutre peu d'années plus tard, pour éloigner de sa vue un regret ou le tourment du remords. L'homme, pourtant, avait été bon et juste. Ce devait être le destin de cette femme. Ce que Dieu veut...

— Je connais cette histoire, dit Vasco sans quitter les étoiles des yeux. Tu devrais laisser Dieu en dehors de ces malheureuses affaires ! Et maintenant, je sais que tu vas m'invectiver une fois de plus : infidèle, impie, que sais-je encore !

Selim marmonna quelques paroles, incompréhensibles mais peu amènes, à l'égard de Vasco.

Ils ancrèrent successivement à Kassandra, Alonnisos, Skyros. Enfin, toute une nuit par un léger vent de travers, ils tirèrent le long de la côte ouest jusqu'à Ormos Mesta.

— Qu'allons-nous faire des jours à venir ? demanda Otilia, tout engourdie dans la nuit qui finissait, sur leur pont couvert de rosée, la voile jusqu'au menton en guise de couverture.

Les hauteurs de l'île ressortaient, noires sous le ciel encore sombre. Elle regardait les collines indistinctes où il faudrait aller.

— Ces prochains mois, nous allons préparer le voyage vers la terre lointaine que je te souhaite, répondit Vasco. Tu y seras accueillie, choyée. Nous vivrons heureux et paisibles toutes les années que nous pourrons.

— Et comment s'appelle notre terre promise ?

— Goa.

— Goa... J'aime déjà Goa, à vous entendre dire ce nom. Mais pourquoi Goa et pas Castelo Branco, vous m'avez tant parlé de Castelo Branco ?

— Parce que Castelo Branco est de l'autre côté de ces ombres qui courent depuis trop d'années sur la vieille Europe. Notre château blanc est une terre lointaine et inconnue, même pour moi. Je n'y suis jamais retourné depuis que nous l'avons quittée, Rodrigue et moi, jadis. Comment traverser sains et saufs jusqu'à nos montagnes toutes les guerres, les haines et les folies des chemins ? Les hommes des terres et des mers à franchir pour l'atteindre sont fous, Otilia. Tu ne peux exister sur cette route sans appartenir à l'un de ses maîtres. Et quand nous arriverions, éreintés, affamés, espérant la paix d'une communauté pour y vivre, qui nous recevrait ? L'Inquisiteur demanderait : « Quelle est votre foi ? » Il te dévisagerait et te questionnerait, toi qui as été baptisée par la volonté de ta mère : « Quand la confession vous a-t-elle absoute pour la dernière fois des péchés que je lis dans votre âme ? » Et moi qui ne l'ai pas été, il me jugerait : « Que faites-vous ici à infecter les âmes fragiles ? Le vide me donne le vertige rien qu'à le voir dans vos yeux. » L'Inquisiteur soumet, ou détruit ; non, Otilia, il n'y a pas de paix pour toi de ce côté du monde, il est trop petit d'esprit et de terres pour

nous accepter. Goa est si vaste qu'elle reçoit les nôtres comme les fruits de sa propre terre. Nous en parlions souvent avec Rodrigue. Si Salonique devait devenir hostile, comme Anvers, comme Ferrare, Ancône, Raguse, comme Castelo Branco, nous continuerions notre route vers l'est ainsi que nous l'avions toujours fait.

» J'y pense depuis ce livre qui nous accompagne, publié il y a cinq ans à Goa. Quand il entendit parler de l'ouvrage, Rodrigue m'envoya le chercher à Venise, chez notre libraire, qui ne le possédait pas. J'appris dans sa boutique que Charles de l'Écluse le traduisait à Anvers, du portugais en latin. On aurait peut-être pu en obtenir un exemplaire dans cette ville, ou le recopier, mais Rodrigue ne voulait pas attendre, et Anvers était devenu difficile d'accès, perdu au milieu des armées et des brigands. Il avait raison. Le livre de Charles a été imprimé l'année dernière seulement sous ce titre admirable, regarde, je l'ai noté ici sur cette page. Approche notre lanterne un instant... *Aromatum et simplicium aliquot Medicamentorum apud Indos nascentium historia, Lusitanica lingua per dialogos conscripta, G. ab Horto auctore, nunc vero primum latina jactaet in epitomen contracta a C. Clusius*. Un abrégé, malheureusement.

À l'arrière du bateau, quelqu'un cria d'éteindre la lumière qui gênait les manœuvres d'arrivée. Otilia, l'esprit ailleurs, avait souri au son du latin, langue qui ne lui était pas inconnue.

— Mais à Rome, le Vatican, poursuit Vasco, possédait l'édition portugaise de Goa. À croire que l'Inquisiteur avait tracé son chemin jusqu'à l'imprimerie indienne. Et j'ai tracé le mien jusqu'à l'original en portugais: *Colloquios dos simples e drogas he coulas médiçinas da India... G. ab Horto*, Garcia da Orta, l'auteur de ces *Colloques des simples et des drogues de l'Inde*. L'homme est plus vieux que nous d'une dizaine d'années. Nous l'avions rencontré, jadis, à Lisbonne, avec Rodrigue, quand il soignait les grands personnages du royaume et enseignait. C'était peu avant son départ pour toutes les Indes sur la nef du capitaine da Sousa. Rodrigue était un jeune médecin, alors. Ils ont débattu longuement de leurs projets, de leurs espoirs et, à mi-voix, de leurs craintes. Nous venions des mêmes montagnes. Garcia était de Castelo Vide, sur l'autre rive du Tage, un village haut perché qu'on voit briller depuis Castelo Branco dans la lumière de l'après-midi. Est-il encore vivant? Je lis qu'au moins il a trouvé la paix dans l'étude des simples et des drogues de son nouveau pays. Je voudrais voir ses arbres, sentir ses parfums, goûter la saveur de ses mangues, peut-être l'assister dans son grand âge. Ou alors ouvrir un commerce. Il y a là-bas de quoi nous accueillir et satisfaire nos soifs de découvertes et de paix. Et si nous sommes déçus, nous irons plus loin. Il y a toujours des terres à franchir en compagnie des caravanes, des océans à courir sur toutes sortes de bateaux!

Jusqu'au bout des hommes s'il le faut, et au-delà de leurs folies.

Le soleil encore invisible surligna d'or vif les crêtes montagneuses de Chios. Dans la baie silencieuse, le bateau glissa jusqu'au bref quai de pierre du petit port de Mesta.

— Et pourquoi pas Venise, mon père ? chuchota Otilia. Je vois Venise comme si j'y avais vécu. Vous me disiez qu'elle accueille tous les visiteurs et tous les bateaux du monde. Ne pourrions-nous pas nous y installer, rester indistincts dans la foule, passer derrière ses tentures et ses masques, voir ses fêtes depuis les canaux ? J'ai un peu peur des lointains très lointains.

— Venise n'est plus ce qu'elle était au fond de sa petite mer. Aujourd'hui, les routes des Indes sont atlantiques, espagnoles ou portugaises, bientôt anglaises ou hollandaises. L'or s'en va au nord, les banquiers sont à Gênes. Que reste-t-il à Venise ? Sa gloire passée, quelques maigres caravanes et navires en bout de courses et de routes, réchappés des brigands et des pirates. L'amertume de cette disgrâce nourrit l'acharnement de l'Inquisiteur qui s'y est installé. Venise est perdue, hélas ! Mais je l'ai aimée, c'est vrai, quand nous séjournions sur le Grand Canal avec les Mendes-Nasi et Rodrigue. Il publiait ses livres, pendant que je cherchais des œuvres rares chez les imprimeurs et les libraires, et d'autres choses... Non, dès que nous serons prêts, Otilia, nous reprendrons la mer jusqu'au-delà de Chypre. En pays

phénicien, nous rejoindrons une caravane, vendrons notre *masticbio* au marché d'Alep, puis nous repartirons. Au-delà du Syriaque, nous ferons halte à Palmyre. Dans cette ancienne cité, des colonnades dominant encore les sables, dit-on, si longtemps après avoir défié Rome. Je veux la voir, passagère de notre histoire, défiant le monde, puis revenue au désert, lieu de passage silencieux. Comme nous. Au-delà de Palmyre, nous trouverons le haut Euphrate que nous descendrons avec des marchands de miroirs, d'étoffes et de parfums. À son embouchure, une nef nous embarquera et passera l'Ormuz vers le grand Océan. Enfin, Goa!

Otilia ne répondit pas. Elle rêvait. Les mots de son père qu'elle entendait à peine, ceux qui atteignaient sa conscience, étaient détachés de la réalité, faisaient en elle des éclats d'image, un jeu d'enfant, comme des galets ricochant sur l'eau.

La Magdalena était amarrée. Vasco et Otilia débarquèrent du petit boutre qui les avait conduits en exil. En exil? Sur une route sans autres bornes que celles de l'esprit et de la volonté, l'exil existe-t-il vraiment, se demandait Vasco. Il contemplait la baie, mieux dessinée maintenant dans la lumière du matin. Cette question! Elle ne se posait pas du vivant de Rodrigue. Sa maison était là où le médecin pratiquait son art et sa foi. Ici ou ailleurs, peu importait. Sa route était faite du progrès des

connaissances et de son art ; toute expérience était chemin, l'exil n'existait pas.

Otilia observait autour d'eux. Les premiers levés d'Ormos Mesta sortaient des maisons sombres le long du rivage. Quelques barques revenaient de leur pêche nocturne, annoncées par le laconique éclat mouillé de leurs rames. Le ciel était clair au-dessus des collines pelées.

— Quel calme ! Il nous faut marcher maintenant, dit Vasco, inquiet parce que le soleil allait frapper durement ces prochaines heures.

Il regardait sa fille, fine et soignée, claire de peau et sombre de chevelure, rencontra ses yeux aigue-marine posés sur lui dans un sourire. Elle se mettait en route vers l'intérieur de l'île, sans hésiter. Les jours de peste, à Salonique, elle l'avait écouté décrire son île, et les sentiers des villages. Il lui avait dessiné une carte parsemée de vallons et de collines. Voilà où on arrive, lui avait-il montré, voilà d'où l'on peut repartir, de ce port discret sur la côte est, ou de cette baie, au sud. Elle se souvenait de tout.

Arrivés à Mesta dans la torpeur de la mi-journée, ils franchirent l'unique porte de la cité fortifiée, et s'installèrent dans la maison qu'il avait déjà occupée quelques mois auparavant. Le propriétaire grec, bavard et bien introduit auprès des nouveaux maîtres turcs, s'appelait Kalko. On racontait, en guise d'explication à sa morgue, qu'un de ses ancêtres était allé à Constantinople,

pendant *Le siège*, combattre pour son compte et rapporter la chronique du condottiere génois Giovanni Giustiniani Longo, commandeur de la lutte contre le Turc. Ce grand Génois, « solide comme un diamant au feu », selon le descendant du chroniqueur, parvint à quitter Constantinople peu avant sa perte, et mourut de ses blessures deux jours après son retour à Chios, durant l'été 1453. À cette nouvelle, récitait Kalko, le Sultan prononça son éloge : « À lui seul, proclama le nouveau maître de la ville qui brûlait encore, il valait plus que la flotte grecque ! » À ce moment du drame qu'il faisait revivre avec fierté, Kalko taisait que seuls une poignée de navires étaient restés piégés dans le port de Constantinople assiégée, et que l'hommage, par conséquent, coûtait peu. Mais la grande faiblesse de la défense maritime de Constantinople oubliée, l'Histoire retint l'image du héros qui valait une armada. L'entourage du condottiere, son chroniqueur et leurs descendants continuaient de recueillir les éclats contrefaits d'une gloire à marchander. Après la prise de Chios en 1566, la Sultane mère reçut de son fils le village de Mesta en cadeau. Elle décida de faire confiance à ce Kalko, vaguement apparenté au vieil honneur de la conquête, et laissa la cité vivre sa vie.

Les derniers Génois de Chios étaient partis à temps s'embarquer vers l'Italie, avant d'être traînés sur les marchés d'esclaves, les bancs des galères, ou simplement égorgés d'un trait. On

voyait, sur un linteau de pierre de la maison, les armes décolorées des Giustiniani. Au moment d'entrer, Otilia contempla, pensive, l'écu abîmé dans lequel étaient gravés la forteresse aux trois tours et le chef, qui dut être d'or, chargé de l'aigle – décapité par un coup de sabre. Ce premier soir, fatigués par la marche du jour, ils ne parlèrent pas et s'endormirent côte à côte, en se tenant la main, selon l'habitude prise depuis « la grande peur de Salonique », comme ils nommaient la peste qui les avait épargnés.